

# Hugo Curioni: “La chaleur humaine compensait pour tout le reste”

Selon le Président Louis Nicollin, l'avant-centre argentin a été le meilleur joueur que La Paillade ait connu avec le Colombien Valderrama. Un personnage introverti mais théâtral sur un terrain, qui a laissé un souvenir impérissable à la fin des années 1970, du côté de la Mosson. Vivant depuis presque trente ans au cœur de la pampa argentine dans sa petite ville de Bell Ville, il a accepté le rendez-vous qu'Actufoot.34 lui avait donné dans un restaurant de Buenos Aires le 14 juillet dernier. Entretien.

## Hugo, que devenez-vous ?

Je vis à Bell Ville dans la province de Córdoba, où je travaille au Palais de Justice. J'avais quitté le football et il me manquait une assurance maladie pour ma femme, qui a des problèmes de santé, et aussi une retraite pour le futur. C'est en parlant avec le vice-gouverneur de la province que, grâce à Dieu, j'ai obtenu ce travail. Je me suis ainsi détaché du football, il y a seize ans.

## Après la fin de votre carrière et avant d'obtenir ce travail, il se dit que vous avez vécu des moments difficiles...

Oui. Parce qu'on ne sait rien faire en dehors du football. Par chance, j'ai pu acheter une maison avec un grand terrain et ma situation a été en s'améliorant avec le temps. Grâce au peu que je gagnais au club de foot de ma ville et avec l'aide de ma femme qui a un commerce. Pourtant, durant les premiers temps, il était juste question de décrocher le téléphone pour demander à Loulou s'il n'avait pas un job à m'offrir, même si c'était pour balayer les tribunes. Mais depuis que j'ai obtenu mon travail actuel, je ne pense plus à retourner à Montpellier. Mes enfants sont grands et l'arrivée de mes petits-enfants m'a enraciné à ma terre. Je veux partager ma vie avec eux.

## Suivez-vous toujours le football ?

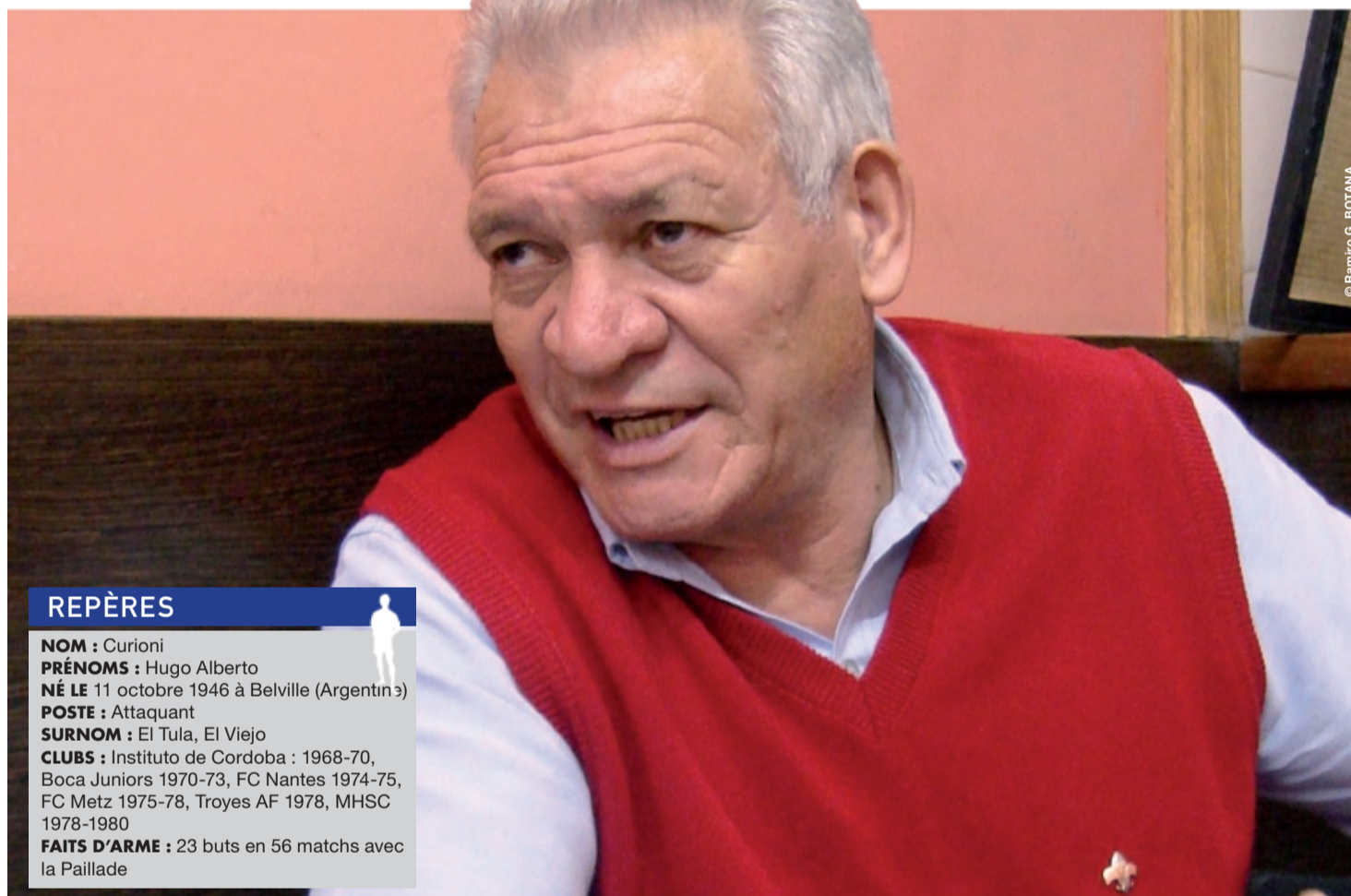
Je ne vais pas au stade ou pas souvent. On continue de m'inviter mais me « taper » 600 kilomètres en un jour pour voir un match... Je le regarde tranquillement à la télé, surtout le National B argentin (ligue 2 - NDLR). Tous les jeudis et lundis, je suis solidement installé devant ma télévision. Si un tel nombre d'Argentins sont transférés à l'étranger, c'est qu'on ne doit pas être des manches. Je me demande toutefois pourquoi nous ne sommes pas capables de jouer un meilleur football. Je ne dis pas que les joueurs sont mauvais, mais qu'il faut, par exemple, être très fort pour faire un petit pont, car cela doit se faire à un rythme trop rapide. Ici on court beaucoup et c'est très physique.

## Pouvez-vous nous raconter vos débuts dans le foot ?

Comme tout gamin et encore plus à mon époque, notre seul jouet était un ballon et il y avait des petits terrains de partout pour y taper dedans toute la journée. C'est ce qui manque aujourd'hui. C'était football, football et football. Toutes les conditions étaient réunies pour avoir la chance de devenir « goleador ». Être un « 9 » et toujours marquer des buts. C'est à l'âge de dix-sept ans que je suis arrivé à Instituto de Córdoba où ma vie de footballeur a changé. J'ai eu la chance d'inscrire quarante-six buts en deux ans. A l'époque, il n'y avait pas de championnat national, on disputait la Liga Cordobesa.

## Et le plus grand club d'Argentine est venu vous chercher...

Oui. Il se racontait dans le pays qu'il y avait un « 9 » qui marquait beaucoup de buts. Au début, je devais signer à Independiente, puis River



## REPÈRES

**NOM :** Curioni  
**PRÉNOMS :** Hugo Alberto  
**NÉ LE :** 11 octobre 1946 à Belville (Argentine)  
**POSTE :** Attaquant  
**SURNOM :** El Tula, El Viejo  
**CLUBS :** Instituto de Córdoba : 1968-70, Boca Juniors 1970-73, FC Nantes 1974-75, FC Metz 1975-78, Troyes AF 1978, MHSC 1978-1980  
**FAITS D'ARME :** 23 buts en 56 matchs avec la Paillade

Plate s'est positionné suivi par Boca. Moi, à Bell Ville j'écoutais les nouvelles à la radio. Finalement, mon transfert s'est fait quand on a joué un match amical contre Boca. J'ai seulement joué vingt minutes car Blanco m'a envoyé à l'hôpital. Tout le monde croyait qu'il m'avait tout cassé, mais finalement ce n'était qu'un coup. Quand je suis revenu au stade, le match était déjà fini et mon Président me dit : « Hugo, Boca vient de t'acheter. » Je pensais que c'était des conneries, mais le grand Alfredo Di Stefano, qui était le coach de Boca, avait ordonné à son Président de m'acheter.

## A Boca, vous avez été un buteur adulé...

Oui, mais cela n'a pas été facile d'y faire mon trou. J'ai gagné ma place dans les dix dernières journées de 1970 quand on a fini champion. Un jour, j'ai dit à l'entraîneur : « Ecoute,

maestro, je vais rentrer chez moi. Je marque deux buts à chaque entraînement et je ne joue pas. C'est quoi le problème ? » Et lui me répond : « Non, cordobés, je pensais juste que tu n'avais pas les couilles de me demander ça. » Et à partir de là, il m'a mis titulaire le dimanche suivant et je ne suis plus jamais ressorti de l'équipe. J'ai mis 68 buts en 126 matchs, c'est pas mal comme moyenne non (rires) ?

## Comment s'est passé votre transfert à Nantes ?

Je venais de mettre quatre buts à Malaga lors

d'un match amical. Quand on est retourné en Argentine, j'ai dit au Président : « Maintenant, tu me vends ! » Cela ne lui a pas plu, mais après avoir connu l'Espagne lors de notre tournée, je me suis rendu compte de ce qu'était le monde et que moi et ma famille ne pourrions continuer à le découvrir qu'à travers le football.

## A Nantes, c'était déjà un peu la mode des joueurs argentins à l'époque...

Ils cherchaient un « 9 » et c'est Ángel Marcos qui leur avait parlé de moi. J'ai aussi une anecdote. On avait demandé à Hugo Vargas, lui aussi un compatriote jouant à Nantes à cette époque, quel type de joueur et de personnage j'étais. Il leur a répondu que j'étais un buteur de première classe, mais qu'en dehors du terrain, il ne savait pas pourquoi, je ne disais jamais « bonjour » à personne.

## Pourquoi ça ?

J'étais très introverti et j'aimais plutôt écouter les gens. J'essayais de marquer des buts et de parler sur le terrain, pas plus. Je n'ai jamais beaucoup parlé, mais les gens qui me connaissent disent qu'aujourd'hui je parle pour tout ce que je n'ai pas dit quand j'étais jeune.

## Après seulement six petits mois passés à Nantes, où vous aviez quand même réussi à finir meilleur buteur du club, vous partez à Metz.

Je ne voulais pas aller à Metz, mais j'ai accepté

leur offre car nous étions six étrangers pour seulement trois places à Nantes. C'était une lutte constante entre nous. Mes amis pensaient que je faisais une erreur en allant dans l'Est où il faisait si froid et dans un club de milieu de tableau, mais grâce à Dieu j'y suis allé et on a été l'équipe la plus prolifique du championnat. On a même failli gagner la Coupe de France.

## On vous appelait « les artilleurs de Metz »...

Oui, on formait un sacré duo avec Nico Braun et c'est là-bas qu'ils chantaient le plus « Hugo ! Hugo ! ».

## Comment expliquez-vous votre réussite en France ?

Le plus important a été que je me sentais à l'aise. J'adorais la vie dans ce pays, car la supposée froideur française et ma façon d'être allaient parfaitement ensemble. On venait me demander des autographes en me disant « s'il vous plaît », avec beaucoup d'éducation et de respect. Cela me surprenait beaucoup, mais dans le bon sens car c'était aussi ma façon d'être.

## Comment s'est fait votre transfert à Montpellier, en 1978, après un passage à Troyes ?

Mon contrat avec Metz se terminait et tout était quasiment arrangé pour j'aille à Malaga. Mais, c'est alors qu'est apparu « el Señor » Nicollin...

« Nicollin m'a demandé de ne pas rire quand je verrais le stade »

## Quelle a été la stratégie du Président montpelliérain pour vous séduire ?

Pour moi, Louis Nicollin est la meilleure personne que j'ai connue en France. Un homme de parole. Un jour, il m'a appelé pour me dire : « Je veux que tu viennes à Montpellier ». Je lui ai répondu « non » et basta. Le problème n'était pas l'argent, mais le fait que je cherchais plutôt un changement d'air dans un autre pays. On a finalement discuté dans un hôtel de Paris et vingt minutes ont suffi pour se mettre d'accord. La façon d'être de Nicollin, si humble pour un homme qui devait avoir une fortune monstrueuse, m'a convaincu. Il m'a invité une semaine à Montpellier pour que je visite la ville, que je vois comment étaient les gens et il m'a demandé de ne pas rire quand je verrais le stade (rires) !

## Le stade de la Mosson était petit à cette époque, mais réputé pour sa chaleur humaine...

Oui et cela me rappelait l'époque de mes débuts dans le foot. Un stade avec des tribunes en bois qui était toujours plein, où l'on pouvait sentir la chaleur des gens qui nous poussaient avec toute leur ferveur. Et quand on avait terminé les matchs, on allait manger tous ensemble chez l'entraîneur avec nos familles. La chaleur humaine de Montpellier a toujours été le meilleur. Cela compensait tout le reste. Là-bas, c'était différent de Boca où tout t'était servi sur un plateau. A Montpellier, on te donnait un sac avec des affaires et tu te démerdais pour les laver chez toi.

## Quels autres souvenirs gardez-vous de La Paillade ?

Cela a été l'endroit où je me suis senti le plus à l'aise durant ma carrière. Cela a été les deux plus belles années que j'ai passées. Pour l'union qui existait dans ce club qui était une grande famille. On voyageait cinq ou six cents kilomètres en voiture pour aller jouer des matchs. Un dirigeant au volant et trois joueurs sur la banquette arrière. C'était comme retrouver la vie footballistique du monde amateur, mais dans le monde professionnel. Quelque chose qui m'a rapproché de mes racines, de ce que j'avais vécu dans mon village natal en Argentine. Par la suite, ils ont fait un stade fabuleux à Montpellier, quelque chose d'incroyable. Il y avait même des loges avec télévision, tout était de luxe.

## Parlez-nous de votre première saison au club...

Il y avait un jeune entraîneur, Robert Nouzaret, l'équipe venait de monter de la 3<sup>e</sup> à la 2<sup>e</sup> division et il avait encore l'ambition de gravir un échelon. Cela ne s'est pas fait, mais on était dans le coup jusqu'au bout. Une équipe de feu avait été montée, car en plus de moi, le club avait fait venir des joueurs comme Sarramagna ou Formici. L'année suivante, le « Prési » avait encore fait venir des joueurs de qualité comme Michel Mézy et il m'a dit : « Hugo, cette année, on est champion ! ». C'était la révolution en ville. Mais c'est alors que j'ai eu le « blues ». Cela faisait cinq ans que je n'avais plus vu l'Argentine.

## Est-ce pour cela que vous êtes parti avant la fin de votre deuxième saison au club ?

Oui. Après que deux familles d'amis de Buenos Aires soient venues nous rendre visite en France. Nos conversations durant Noël m'avaient donné la nostalgie. J'ai alors dit à ma femme : « On rentre ». J'ai pris la décision et j'ai dit au Président : « Je suis fatigué, je rentre chez moi ». Lui me disait de prendre une semaine pour aller me changer les idées du côté de Metz. Je ne voulais pas décevoir des gens qui m'avaient donné tant d'affection, mais ma décision était quasiment prise. C'est pour ça que je suis resté un peu plus mais le dernier mois, cela n'allait pas très bien avec Nouzaret avec

qui c'était devenu tendu. Aujourd'hui on est de grands amis, mais à l'époque c'était ma faute.

## Comment ça ?

Le coach me disait que je devais être au top et que je ne pouvais pas lâcher car j'étais la figure de l'équipe. Que si j'allais bien, l'équipe irait bien aussi. Les gens plaçaient beaucoup d'espoirs en moi, mais dans ma tête, je me préparais à partir. Je me rendais compte que je ne remplissais pas mes obligations en n'étant pas mentalement à 100% et cela ne rendait pas service à l'équipe. J'ai une coupure du journal du lendemain de mon départ et le Président disait : « Hugo est parti, on ne montera pas ». Effectivement l'équipe n'a pas obtenu l'ascension.

## Lors d'un match de Coupe de France face à Avignon, qu'avez-vous fait ou dit à Laraignée, un joueur argentin adverse, pour qu'il finisse par se battre contre toute l'équipe de Montpellier ?

Cela fait partie de ce qu'on appelle « les choses du football ». Je ne me rappelle plus très bien ce qu'on s'est dit, mais c'est sûr qu'il y a eu quelque chose de déplacé. Comme le match était déjà bouillant, le résultat a été que toute l'équipe a fini par lui courir après alors que lui était déjà à mes trousses aux quatre coins de la Mosson. Aujourd'hui, on se croise parfois et on se salue comme si rien ne s'était passé.

## Lors d'un autre match où vous étiez remplaçant, le coach vous demande de vous échauffer, mais c'est le soigneur qui a dû venir vous déshabiller comme un môme de maternelle...

Je n'avais plus la même motivation. Je pensais plus à retourner en Argentine qu'à autre chose. Ce jour-là, le coach m'a envoyé sur le banc sans me dire quoique ce soit et quand il m'a demandé de rentrer alors qu'il ne restait plus que dix minutes de jeu en me disant « Hugo, prépare-toi ! ». Je lui ai répondu « Non ! Je ne rentre pas, cela ne sert plus à rien ». C'est alors que le soigneur est venu en me demandant de jouer au moins pour les spectateurs. Il a commencé à m'aider et je suis rentré.

## Dans les tribunes, avant chaque match, le public scandait votre nom. Comment vous êtes-vous converti en l'idole des supporters en si peu de temps ?



Hugo Curioni (en sombre) n'avait pas son pareil pour mettre la pagaille dans les défenses adverses.

Ils avaient tellement confiance en « l'Argentin », qu'ils pensaient qu'un seul joueur pouvait gagner un match. Quand je rentrais sur le terrain, à l'intérieur de moi-même je me disais : « Je suis le meilleur. » Je me préparais ainsi mentalement car la confiance est fondamentale pour le « 9 », mais je n'ai jamais prétendu que j'étais le meilleur devant les médias. Peut-être que les gens percevaient mon attitude et cela leur donnait aussi confiance en moi.

## Que diriez-vous aux autres qui disaient de vous : « C'est un fainéant, il ne court pas » ?

Je ne sais pas pourquoi ils disaient ça, j'étais pourtant très rapide (rires). C'est possible que je sois devenu un peu fainéant, mais quand je devais être là, j'étais là ! Je n'étais pas un joueur de surface, je jouais plutôt sur les côtés car j'avais un très bon pied gauche avec lequel j'ai mis énormément de buts, tout en étant droitier. J'allais toujours sur le côté gauche et je repiquais au centre pour avoir tout le but devant moi.

## La dernière fois qu'on vous a vu du côté de la Mosson, c'était pour les 30 ans du club en 2004...

J'étais chez moi, avec ma femme, quand Alberto Márcico me téléphona pour me dire que Montpellier voulait que j'aille à une fête du club. J'ai dit à ma femme « On n'y va pas ! » Je n'avais pas envie d'organiser ce voyage, c'était trop compliqué. J'ai appelé Montpellier, mais ils voulaient que nous venions coûte que coûte. Ma femme a alors tout arrangé. Quelques jours avant la fête, on m'a appelé pour me dire qu'on m'attendait au palais Présidentiel argentin pour solutionner mon problème de passeport.

## Comment ont été vécues ces retrouvailles ?

Ce voyage est passé comme un éclair, dans le style bien français (sic). Tout était organisé jusqu'au moindre détail. Cela fut un privilège pour moi, un de ces souvenirs qu'on garde précieusement et pour toujours. Il y avait Valderrama, Roger Milla, Laurent Blanc, Eric Cantona, tous ces joueurs énormes qui étaient passés par Montpellier sans que je ne le sache.

## Loulou en a pleuré en vous revoyant...

Quand on est arrivé en France, on est allé à la maison de Nicollin. Et quand j'ai vu « el gordo Lulú » il a commencé à pleurer et moi aussi. J'ai pu voir toute la joie que lui, autant que son épouse, éprouvaient. Je me suis rempli d'émo-

tion et j'ai aussi pleuré. On était trente et au moment du repas, il me dit : « Hugo, toi tu te mets ici ». Il y avait des tables de huit. Et lui voulait que je sois à la sienne. Il était assis entre moi et ma femme Adel et il a dit : « Lui, cela a été le premier grand joueur que j'ai fait signer. » J'étais un peu un invité d'honneur. José Luis Villareal, un autre joueur cordobés qui est passé par Montpellier, me disait : « Qu'est-ce que tu leur as fait ici ? C'est pas croyable, l'affection que le Président a pour toi ! ».

## Etes-vous toujours en contact avec des gens du MHSC ?

Oui, j'envoie constamment des faxes à Loulou pour savoir comment il va. Comme « Villa » (José Luis Villareal - NDLR) a une école de jeunes joueurs en Argentine et qu'il a un contrat avec le MHSC, il me dit toujours « Loulou te passe le bonjour et demande de quoi tu as besoin. »

## N'avez-vous jamais été sollicité vous-même pour la détection de jeunes talents en Argentine ?

Une fois, le club m'a appelé en me disant que leur numéro 10 s'était blessé et pour savoir si je pouvais leur amener un joueur dont je leur avais déjà parlé. Celui-ci jouait dans l'équipe d'Alumni de Villa Maria que j'entraînais. J'avais

tout organisé et je lui avais dit : « Prépare toi bien pour qu'en juin, je t'amène en France. Il faut que tu sois à 100% ». On avait passé quinze jours à s'entraîner avec Montpellier. Le gamin voyait les autres arriver en Mercedes, il était ébloui. Je lui disais que ça, c'était le foot qui rendait cela possible. Mais Marcelo apparaissait paralysé, il ne réussissait rien. A la fin, j'ai lui dit qu'on aurait dit qu'il n'avait jamais joué au foot de sa vie. Pour moi, il ne s'était ni préparé physiquement, ni psychologiquement. Si j'avais pu le laisser six mois, je suis sûr qu'il aurait prouvé sa valeur. Techniquement, il était supérieur. J'avais une foi énorme en lui et depuis ce jour-là, j'ai perdu l'illusion d'amener un gamin à Montpellier. Je ne veux pas gagner quelques pesos sur le dos de gens qui m'ont tant donné en leur proposant un joueur qui ne me satisfait pas, ni comme personne, ni comme joueur.

## De quoi êtes-vous le plus fier concernant votre carrière ?

Si je devais naître de nouveau et décider de quelle équipe je porterais les couleurs, je choisirais Boca avant tout autre club. Avoir joué pour ce club est ce dont je suis le plus fier. En plus d'être supporter de River, l'équipe ennemie, j'ai pu être un joueur important de Boca et laisser mon empreinte.

## Des regrets ?

Peut-être ma façon d'être. Elle m'a privé de quelques bonnes opportunités. Mais si je suis arrivé là où je suis arrivé, pourquoi changerais-je quelque chose ? J'admets que j'ai pété quelques fois les plombs, comme lorsque j'ai sauté le grillage à Metz pour attraper un supporter par le col. On faisait match nul 0-0 et on loupa des buts. Mais à dix minutes de la fin, je marque et le type continuait d'insulter l'équipe. Une autre fois, durant le clásico contre Nancy, alors qu'on gagnait 2-0, le coach a voulu me sortir. J'ai alors enlevé mon maillot pour le jeter par terre. C'est uniquement pour ce genre de choses que j'ai des regrets. Aujourd'hui, quand on m'invite dans les peñas de Boca où il y a 700 personnes qui m'applaudissent et chantent mon nom, ça me donne une immense joie. C'est le foot qui a rendu cela possible et grâce à Dieu, je n'ai jamais eu de problème avec qui que ce soit. Où que j'aie, en Argentine ou en France, les portes me sont toujours grandes ouvertes et cela veut dire beaucoup.

N.D. et R.G.B.